## parti communiste international

## MOUVEMENTS REVENDICATIFS ET SOCIALISME

# Mouvements revendicatifs et socialisme

("Programme Communiste" N. 15, avril - juin 1961)

Après quinze ans de reconstruction et d'accumulation du Capital dans la paix sociale la plus étouffante, les soubresauts qui depuis quelques temps se produisent dans divers pays d'Europe incitent à penser qu'à la phase des luttes national-révolutionnaires dans le continent arriéré va succéder maintenant, pour des raisons que nous ne pouvons développer ici, une phase d'agitations sociales dans les nations industriellement avancées.

Quels qu'en soient les délais et les formes, ces agitations auront pour caractère commun de se produire à un moment de l'Histoire où le mouvement politique révolutionnaire du prolétariat a totalement disparu. Ce fait pose des limites assez étroites à leur développement : tout un monde sépare en effet la pure revendication économique, et même les mouvements politiques non révolutionnaires du type des grèves belges, de la lutte pour la prise violente du pouvoir et pour l'instauration du socialisme ; ce « monde », c'est celui de l'Internationale prolétarienne reconstituée : il semble bien lointain aujourd'hui.

Ceci dit, précisément pour la reconstitution du parti prolétarien révolutionnaire, un retour du prolétariat à l'action directe, fût-ce même sur le plan inférieur de la lutte revendicative, serait d'une importance historique que nul n'a le droit de contester. Encore faut-il que les forces infimes qui, aujour-d'hui, constituent un embryon d'organisation politique encore bien fragile sachent aborder les mouvements revendicatifs qui se préparent sur la plate-forme marxiste traditionnelle. Sans doute ne peut-on pas parler encore de « question syndicale » au sens que les partis de feue la III° Internationale donnèrent à l'expression: la jonction entre mouvements revendicatifs d'une part, mouvement politique révolutionnaire de l'autre devait se faire, selon leurs thèses, au travers d'une conquête des organisations syndicales par le parti de classe; or, si rien n'autorise à affirmer qu'une telle position a cessé d'être vraie, la conquête en question ne pourra pas être abordée comme tâche pratique avant longtemps.

Nous ne traiterons donc pas ici à proprement parler la « question syndicale ». Plus modestement, nous voulons seulement mettre en garde contre une certaine réaction (bien compréhensible, mais inadaptée) aux excès volontaristes d'un immédiatisme ouvrier fort répandu, réaction qui consiste à assimiler revendications partielles et réformisme, et qui finalement se ramène à penser que seules les conquêtes politiques suprêmes de la révolution méritent les sacrifices des ouvriers.

En réalité, si le marxisme a établi des son origine les limites de la lutte revendicative, il n'a jamais eu du processus révolutionnaire une conception assez mystique pour imaginer que les ouvriers pouvaient passer de la soumission au Capital, ou de la simple contestation de la plus-value patronale à la victoire révolutionnaire sans se transformer eux-mêmes. Pour le marxisme, cette transformation ne peut être le produit d'une simple propagande de doctrinaires avisés. C'est un produit de la transformation perpétuelle des conditions historiques générales dans laquelle les hommes vivent, et surtout un résultat des luttes que les antagonismes réels engendrent toujours à nouveau, même après les pauses historiques les plus longues. Doctrine matérialiste, le marxisme est une science de la praxis humaine en général, et de la praxis de classe en particulier; pour lui, c'est dans la lutte et exclusivement dans la lutte, que la classe ouvrière peut grandir suffisamment en union, en force et en décision pour devenir enfin la force politique capable de détruire la vieille société. Mais dans cette lutte, comme le dit le Manifeste Communiste, les révolutionnaires ne se distinguent du reste du prolétariat que par la conscience des conditions et des buts de la victoire. C'est de cela que la classe opprimée a besoin, et non pas de juges qui la tancent pour la lenteur et la maladresse extrêmes de ses efforts d'émancipation.

\*

En ce qui concerne les luttes revendicatives, jamais le marxisme n'a professé en doctrine que le niveau des salaires était régi par une quelconque « loi d'airain » qui, rendant impossible toute amélioration, voire toute résistance aux attaques patronales, aurait logiquement conduit le parti à déconseiller aux ouvriers les actions partielles. Ce ne fut le cas ni du temps de Marx ni même, en pleine phase impérialiste, du temps de la III<sup>e</sup> Internationale, comme en témoignent les thèses syndicales de son parti membre le plus radical en Occident, le Parti Communiste d'Italie.

La position du marxisme fut toute autre : il rechercha dans les lois de l'économie capitaliste les limites de la lutte revendicative ouvrière, et conclut que lutte économique et lutte politique devaient être menées de front.

Le marxisme a montré que les rapports de production capitalistes se distinguent de tous les autres et donc se caractérisent par la transformation de la force de travail en marchandise. Comment la valeur de cette marchandise se détermine-t-elle? Quelles influences s'exercent-elles sur son prix de marché au cours du développement du Capital? Voilà comment le problème du salaire se pose en termes marxistes (2).

Marx a démontré une fois pour toutes que la valeur de toute marchandise capitaliste est déterminée par ses frais de production, c'est-à-dire, en dernière analyse, par le temps de travail social moyen nécessaire à sa fabrication. De telle sorte que la valeur des marchandises baisse quand ce temps diminue, c'est-à-dire quand la productivité sociale augmente. Nous ne reviendrons pas ici sur cette démonstration, bien que l'économie politique vulgaire qu'on enseigne non seulement dans les Universités, mais jusque dans les établissements populaires, vise à une impossible restauration théorique contre ces vérités aux conséquences révolutionnaires. La sagesse suprême de cette économie-là étant « la loi de l'offre et de la demande », il est facile de se débarrasser de la confusion qu'elle crée : il suffit, comme Marx il y a plus de cent ans, de montrer que la loi en question n'explique plus rien quand l'offre et la demande s'équilibrent, et que l'explication réside bien, en effet, dans la production, et non pas dans la sphère du marché.

Ceci dit, comment appliquer cette définition de la détermination de la valeur à cette marchandise très particulière qu'est la force de travail ? La difficulté provient du fait que la force de travail n'est rien d'autre, comme dit Marx, que l' « individualité vivante » du travailleur. Or le travailleur de telle époque, de tel pays, voire de telle région, de telle industrie est incontestablement un produit de l'Histoire : comment ramener ce produit à une donnée purement mercantile, comment l'enfermer tout entier dans un prosaïque « coût de production » ? Renoncer à le faire, ç'eût été cependant renoncer à toute possibilité d'explication scientifique. La réponse de Marx, qui semble aux philistins une échappatoire, est d'une admirable rigueur, dans sa dialectique, car elle rend compte dans un seul concept de la réalité historique aussi bien que la sèche loi économique :

« La valeur de la force de travail est formée de deux éléments dont l'un est purement physique et l'autre historique ou social. Sa limite suprême est déterminée par l'élément physique, c'est-à-dire que, pour subsister et se reproduire, pour prolonger son existence physique, il faut que la classe ouvrière reçoive les moyens de subsistance indispensable pour vivre et se multiplier.

La valeur de ces moyens de subsistance de nécessité absolue constitue par conséquent la limite suprême de la valeur de la force de travail. D'autre part, la longueur de la journée de travail a également des limites extrêmes, quoique très extensibles. Ses limites extrêmes sont données par la force physique de l'ouvrier. Si l'épuisement quotidien de sa force vitale dépasse un certain degré, celle-ci ne pourra pas fournir journellement une nouvelle activité. Néanmoins, comme nous l'avons dit, cette limite est très extensible. Une succession rapide de générations débiles et à existence brève approvisionnera le marché du travail tout aussi bien qu'une série de générations fortes et à existence longue.

Parallèlement à cet élément purement physiologique, la valeur de la force de travail est déterminée dans chaque pays par un standard de vie traditionnel. Celui-ci ne consiste pas seulement dans l'existence physique, mais dans la satisfaction de certains besoins naissant des conditions sociales dans lesquelles les hommes vivent et ont été élevés...

Cet élément historique ou social qui entre dans la valeur de la force de travail peut augmenter ou diminuer, disparaître complètement de telle sorte que la limite physiologique subsiste seule...

Si vous comparez les salaires normaux, c'est-à-dire les valeurs de la force de travail dans les différents pays, et à des époques historiques différentes, vous trouverez que la valeur de la force de travail elle-même n'est pas une

<sup>(2)</sup> Toutes les citations de cet article sont empruntées à deux textes classiques du marxisme : Travail salarié et Capital, rédigé en 1848, c'est-à-dire avant que Marx ait entrepris les grandes études économiques qui le conduisirent à rédiger « LE CAPITAL » (1867 : Premier Livre) et Salaires, Prix et Profits, texte d'une conférence prononcée en avril 1865 devant le Conseil général de la Première Internationale, à Londres.

grandeur fixe, qu'elle est variable, même si l'on suppose que les valeurs de toutes les autres marchandises restent constantes.»

La valeur de la force de travail est donc déterminée par le coût des objets de première nécessité indispensables à son entretien et à sa reproduction, et, dans une proportion variable, par le coût des objets non indispensables à l'existence physiologique, mais satisfaisant des besoins qui, dans certaines conditions sociales et historiques, sont considérés comme absolus bien qu'engendrés par le développement capitaliste lui-même.

Les anti-marxistes qui feignent de reprocher à cette réponse de Marx une certaine « indétermination » alors qu'ils veulent en réalité insinuer que la science n'a que faire dans les choses humaines et sociales lui reprochent en substance, et sans s'en apercevoir, une chose : de ne pas avoir, sous prétexte de science, traité la classe ouvrière comme une machine morte, vouée à la production du Capital, mais bien comme une collectivité non seulement souffrante, mais combattante! En effet, cette « indétermination » s'explique chez Marx, comme nous le verrons plus loin, par les effets de la lutte de classe.

Pour en revenir à la détermination de la valeur de la marchandise force de travail, Marx complète sa définition par la remarque suivante qui est capitale :

«Ce minimum de salaire, tout comme la détermination du prix des marchandises par les frais de production en général, joue pour l'espèce et non pour l'individu pris isolément. Il y a des ouvriers qui, par millions, ne reçoivent pas assez pour pouvoir exister et se reproduire; mais le salaire de la classe ouvrière tout entière est, dans les limites de ses oscillations, égal à ce minimum.»

Cette restriction s'applique, ici; uniquement à ce qu'il appelait plus haut l' « élément physique » de la valeur, mais n'a bien entendu que plus de force de la valeur historique et social ».

Aujourd'hui, diront les admirateurs impénitents du progrès capitaliste. toute l' « espèce » ouvrière atteint le minimum vital d'entretien et de reproduction : des recherches précises sur le taux de nuptialité et de reproduction, et sur les taux de salaire pour une semaine « légale » de quarante heures leur reserveraient sans doute des surprises, si au lieu de considérer les catégories supérieures qui seules intéressent ces philistins quandoil s'agit de juger « la situation de la classe ouvrière » ils s'attachaient systématiquement aux catéemgories les plus défavorisées. Ce que tous les complices conscients ou inconssacients de l'ignominie capitaliste oublient en tous cas, c'est que de façon générale le minimum vital n'est aujourd'hui atteint et dépassé que dans la mesure où les travailleurs acceptent un allongement considérable de la semaine de travail « légale »; que sans cet allongement, ils pourraient peut-être entretenir leur vie, mais non nourrir temme et enfants. Ce qu'ils preferent surtout ne pas voir, c'est que pour les categories inférieures, l'« élément historique wet social avidus salaire est-pratiquements absence selles restent donc, aujourd'huit comme hier, en marge de la société prospère qu'on nous vante, en dehors de l'Histoire que la bourgeoisie nous décrit comme un riant progrès!

Puisque toutes les luttes de classe du passé n'ont pu avoir raison des différences au sein même de la classe ouvrière, force est donc de recourir à la sévère « science » marxiste pour les expliquer :

« ... Les frais de production des forces de travail de qualités différentes diffèrent exactement de la même façon que les valeurs des forces de travail imployées dans les diverses industries. La revendication de l'égalité des salaires repose par conséquent sur une erreur, sur un désir insensé qui ne sera jamais satisfait. Elle a sa source dans ce radicalisme faux et superficiel qui accepte les prémisses et cherche à se dérober aux conclusions. Sous le régime du salariat, la valeur de la force de travail se détermine comme celle de toute autre marchandise. Et comme les différentes sortes de travail ont des valeurs différentes, c'est-à-dire nécessitent pour leur production des quantités de travail différentes, elles doivent nécessairement avoir des prix différents sur le marché du travail. Réclamer une rémunération égale ou même êquitable sous le régime du salariat équivaut à réclamer la liberté sous le régime de l'esclavage. Ce que vous considérez comme juste et équitable n'entre donc pas en ligne de compte. La question qui se pose est la suivante : Qu'est-ce qui est nécessaire et inévitable au sein d'un mode de production donné?

« Ce qui est nécessaire et inévitable » dans le mode de production capitaliste, c'est encore bien autre chose que l'inégalité dérivant des coûts de production différents du travail simple et du travail qualifié (1) : c'est, comme nous allons voir, la lutte de classe — et les limites d'une lutte purement revendicative.

\*

De quoi dépend l'importance relative de l' « élément historique et social » dans la détermination du salaire? Autrement dit, comment ce dernier peut-il jamais s'élever au-dessus du minimum vital, c'est-à-dire du coût de production des produits indispensables à son entretien et sa reproduction?

Marx répond nettement : cela dépend de la lutte incessante entre le Capital et le Travail, du rapport des forces entre les combattants. Aucune « loi d'airain », donc, mais position de lutte.

<sup>(1)</sup> On sait que les enseignants revendiquent actuellement, entre autres choses, des augmentations de traitements. Ils ont même décidé de défendre par la grève des examens leurs « droits d'élite » formée (ou déformée ?) par des années de gavage des principes bourgeois et d'absorption d'une « culture » qui est à l'intelligence ce que la thésaurisation est à l'économie. Bref, ils réclament la stricte application de la... loi de la valeur à leur force de travail distinguée. Les ouvriers haïssent à juste titre le souci qu'une grande fraction de cette catégorie a de se tenir à une distance respectable du vulgaire, et leur prétention injustifiée à une utilité sociale supérieure. Mais ce que les ouvriers conscients leur reprocheront n'est pas d'essayer de faire jouer en leur faveur la loi de la valeur : c'est, en considérant l'inégalité qui en dérive non pas comme le résultat d'une loi économique transitoire mais comme un principe moral, de leur dénier, à eux prolétaires, le droit de s'émanciper révolutionnairement en détruisant l'économie où la loi de la valeur règue en maîtresse.

Il est vrai qu'un courant assez important, parmi les enseignants, affecte de vouloir lier son mouvement revendicatif à celui des ouvriers, et proteste en tout cas qu'il ne lui est nullement hostile. En somme, il s'agirait entre lui et les ouvriers, d'échanger des « reconnaissances de droits à une juste rétribution »!

Là encore, les ouvriers conscients répondront à ces bons démocrates que la «justice» commencera précisément quand la rétribution selon la loi de la valeur aura cessé, et que le mot d'ordre révolutionnaire est non pas le «salaire équitable» pour chaque catégorie, mais l'abolition du salariat. Seulement alors aussi les vendeurs actuels de latin et de science pourront être libérés des servitudes que leur imposent la conception et l'organisation bourgeoises de l'« instruction» et de l'« éducation» !

Notons ici qu'une prétendue gauche vient aujourd'hui nous conter que les appareils syndicaux sont devenus des confréries de traîtres dont le principal souci est le maintien de l'ordre (ce qui est vrai), que les ouvriers en attendent passivement les avantages qu'on attend d'une quelconque institution d'assistance, sans même songer qu'ils puissent être des écoles de lutte socialiste (ce qui est vrai), et qu'en dépit de tout cela, le salaire est satisfaisant, et donc aussi la situation de la classe ouvrière, ce qui est faux. Répétons-le: le salaire n'est pas satisfaisant pour toutes les catégories de salariés; quand il l'est, c'est parce que la semaine de travail est longue; et ajoutons que la situation de la classe ouvrière ne peut pas être définie uniquement par le salaire. La position de lutte de Marx reste vraie, donc, même sur le plan purement revendicatif!

Comment cette position est-elle théoriquement fondée, en d'autres termes quels rapports a-t-elle avec la théorie économique de Marx? Ici, il nous faut rappeler des notions élémentaires, mais fondamentales, au risque d'entendre crier aux truismes.

Si on considère la valeur de la masse globale des marchandises produites au cours d'un cycle donné, un an par exemple, on s'aperçoit qu'elle se compose de deux partis. La première est une somme de valeurs déjà produite antérieurement et qui est simplement transmise au nouveau produit : valeur des matières premières employées pendant l'année nouvelle, valeur non pas des moyens de production en général, mais de la fraction de ceux-ci qui a été usée pendant ce temps, et qui s'est transmise au produit du simple fait que ces moyens de production ont été utilisés dans le processus concret du travail.

La seconde partie, la plus intéressante, est la valeur ajoutée à l'ancien capital par le travail nouveau, la valeur créée au cours de l'année nouvelle par le labeur de tous les ouvriers employés. Cette valeur ajoutée se divise elle aussi en deux parties : la première va remplacer dans la poche du capitaliste, après vente de ses marchandises, la somme déboursée pour les salaires, et qui, bien loin d'être une « avance », provient en réalité de la réalisation des marchandises produites pendant le cycle précédent. C'est ce que Marx exprime dans Travail salarié et Capital d'une façon qui fait justice de tous les bavardages sur la « part » de la classe ouvrière dans le « revenu national » :

« Le salaire n'est donc pas une part de l'ouvrier à la marchandise qu'il produit. Le salaire est la partie de marchandises déjà existantes avec laquelle le capitaliste s'approprie par achat une quantité déterminée de force de travail productive. »

La seconde partie de la valeur ajoutée est le profit.

- « Mais quelle est donc la loi générale qui détermine la hausse et la baisse du salaire et du profit dans leurs relations réciproques?
- « Ils sont en rapport inverse. La part du Capital, le profit, monte dans la mesure même où la part du travail, le salaire, baisse, et inversement .Le profit monte dans la mesure où le salaire baisse, il baisse dans la mesure où le salaire monte. »

Parbleu! Tout le monde, aujourd'hui, sait cela!

Mais ce que tout le monde a oublié (les syndicats de collaboration de classe et les associations de contre-révolutionnaires professionnels qui osent encore s'appeler « partis ouvriers », en tous cas), c'est ce que Marx en déduisait, dès 1848:

« Nous voyons donc que même si nous restons DANS LES LIMITES DU RAPPORT ENTRE LE CAPITAL ET LE TRAVAIL SALARIE, les intérêts du Capital et les intérêts du travail salarié sont diamétralement opposés. »

C'est nous qui avons souligné, parce que, précisément, la critique marxiste nous portera rapidement au-delà du rapport entre patronat et travailleurs, sur le terrain de l'opposition générale entre le mode capitaliste et le mode socialiste de production. Mais n'anticipons pas.

Ce qu'oublient tous ceux qui bourgeois, traîtres avérés ou gauchistes équivoques, glorifient, chacun à leur façon, la prospérité capitaliste, l'augmentation incessante de la productivité, c'est que:

« Un accroissement rapide du Capital (c'est-à-dire ce que nous avons appelé plus haut la valeur ajoutée NDR) équivaut à un accroissement rapide du profit. Le profit ne peut s'accroître rapidement que si le prix du travail, si le salaire relatif diminue avec la même rapidité. Le salaire relatif peut baisser même si le salaire réel monte en même temps que le salaire nominal, la valeur en argent du travail, mais à condition que ces derniers ne montent pas dans la même proportion que le profit. Si, par exemple, dans les périodes d'affaires favorables, le salaire monte de 5 pour 100, et le profit par contre de 30 pour 100, le salaire... relatif n'a pas augmenté, mais diminué. »

Une dernière citation, dédiée à la fois à tous ceux qui propagent la position défaitiste que la classe ouvrière a intérêt à l'accroissement rapide du capital, qu'elle n'a que bonheur et prospérité à attendre de l'augmentation de la productivité, et à ceux qui préféreraient « une » révolution, mais sont intérieurement convaincus que le développement capitaliste atténue les antagonismes sociaux :

- « Si donc le revenu de l'ouvrier augmente avec l'accroissement rapide du capital, l'abîme social qui sépare l'ouvrier du capitaliste s'élargit en même temps, la puissance du capital sur le travail, l'ETAT DE DEPENDANCE DU TRAVAIL ENVERS LE CAPITAL grandissent en même temps »...
- « Même la situation la plus favorable pour la classe ouvrière, l'accroissement le plus rapide possible du capital, QUELQUE AMELIORATION QU'IL APPORTE A LA VIE MATERIELLE de l'ouvrier, ne supprime pas l'antagonisme entre ses intérêts et les intérêts du bourgeois, les intérêts du capitaliste. PROFIT ET SALAIRE SONT, APRES COMME AVANT, EN RAISON INVERSE L'UN DE L'AUTRE. »

La proportion dans laquelle le premier montera et le second baissera dépend uniquement, nous dit Marx, de la lutte de classe, parce que :

« En ce qui concerne les profits, il n'existe pas de loi qui déterminerait leur minimum. Nous ne pouvons pas dire quelle est la limite dernière de leur baisse. Et pourquoi ne pouvons-nous pas fixer cette limite? Parce que nous sommes bien capables de fixer les salaires minimum, mais pas les salaires maximum. Nous pouvons seulement dire que les limites de la journée de tra-

vail étant données, le maximum des profits correspond à la limite physiologique la plus basse des salaires et que, étant donné les salaires le maximum des profits correspond à la prolongation de la journée de travail encore compatible avec les forces physiques de l'ouvrier. Le maximum de profit n'est donc limité que par le minimum physiologique du salaire, et le maximum physiologique de la journée de travail. IL EST CLAIR QU'ENTRE CES DEUX LIMITES DU TAUX MAXIMUM DE PROFIT, IL Y A PLACE POUR UNE ECHELLE IMMENSE DE VARIATIONS POSSIBLES.»

En réalité, cet après-guerre nous a montré que l'échelle des variations possibles est, en effet, immense pour le profit, mais réduite pour le salaire réel, qui n'a progressé que très lentement de façon absolue, alors que les profits croissaient à pas de géant, si bien que, comme il est dit plus haut, le salaire relatif a énormément diminué. (Cela, comme nous le verrons plus loin, Marx le savait parfaitement.) Qu'est-ce que cela prouve, pour aujourd'hui? Que la lutte revendicative est vaine? Non que le «rapport de forces entre les combattants » a été infiniment plus favorable au Capital qu'au Travail, pendant ces quinze dernières années. Pourquoi? Parce que les syndicats ont toujours été (pour le moins!) au-dessous de leur tâche, et cela s'explique parce qu'ils sont dans les mains de partis prolétariens passés à la conservation de l'Etat bourgeois et de l'ordre social existant, ou bien de purs « syndicalistes » qui n'ont jamais même rêvé d'attaquer le premier et de révolutionner le second, puisqu'ils n'ont jamais voulu admettre que la lutte prolétarienne était à la fois économique et POLITIQUE, c'est-à-dire REVOLUTIONNAIRE.

En affirmant que le montant du profit (et donc du salaire) dépendait uniquement de la lutte de classe, Marx n'a naturellement pas voulu dire que la bourgeoisie pouvait être réduite à la ruine par une simple lutte revendicative, ni donc que le syndicat ouvrier pouvait l'emporter sur l'Etat bourgeois, sa police, son armée et ses parlementaires endormeurs : toute son œuvre prouverait le contraire, s'il en était besoin.

A première vue cependant, cette « échelle immense de variations possibles » du salaire peut sembler témoigner d'un immense optimisme à l'égard des possibilités offertes aux luttes revendicatives au sein de la société bourgeoise, optimisme qu'on ne retrouverait guère dans d'autres écrits de Marx. Des camarades pourront être tentés de le mettre sur le compte des « conditions différentes de l'époque pré-impérialistes » tandis que les imbéciles parleront, bien entendu, des « contradictions » de Marx. Laissant les imbéciles à leur bêtise, il faut souligner, pour les camarades, que lorsque Marx écrit cela, il s'agit pour lui de réfuter les « âneries » de certain membre de l'Internationale qui prétendait « qu'une augmentation des salaires ne pouvait pas améliorer les perspectives matérielles et sociales de la classe ouvrière » et que « les efforts des syndicats pour relever les salaires auraient eu, d'ailleurs, des effets néfastes sur les industries ». Pour Marx, il s'agit alors d'affirmer avec le maximum de force contre ce Weston, disciple de l'utopiste Owen, les principes de l'action directe et de la lutte de classe, non seulement pour leur vérité théorique, mais aussi pour assurer pratiquement au socialisme scientifique la liaison avec le mouvement ouvrier réel, surtout à un moment où une vague de grèves submergeait le continent.

Aujourd'hui, le parti révolutionnaire a peut-être encore davantage à attendre de la reprise des agitations sociales qu'en 1865, car il est beaucoup plus faible qu'en 1865, à l'échelle mondiale : il aurait donc tout à perdre à vouloir se montrer plus « radical » que Marx en personne, en opposant la lutte révolutionnaire à la lutte revendicative. Il ne pourrait même pas invoquer les « conditions différentes de l'époque impérialiste » : à l'époque impérialiste, précisément, les luttes revendicatives ont bien plus de chances de se transformer rapidement en luttes politiques : c'est précisément pour cela que ni syndicats de collaboration de classe, ni partis faillis n'osent plus en déclencher de tant soit peu sérieuses. Et qu'on ne vienne pas dire que cette thèse, qui fut celle de Lénine et de tous les communistes de la IIIe Internationale, a été « infirmée » par l'Histoire : la lutte politique a bien succédé aux agitations sociales; le malheur est que c'est la bourgeoisie qui en a pris l'initiative en lançant sur le prolétariat ses bandes noires ou brunes, sous la protection de l'Etat démocratique. Ce qu'il faut, c'est que la prochaine fois, ce soit le prolétariat qui prenne l'initiative politique, et qu'il vainc ; on ne faciliterait nullement ce grand résultat historique en lui disant : renonce donc à te défendre contre le Capital, fais plutôt la Révolution!

Tout au cours de l'Histoire, les ouvriers ont revendiqué essentiellement deux choses: la diminution de la journée de travail et l'augmentation des salaires. Quand ils se réveilleront de leur longue torpeur d'après-guerre, ils feront de même. A moins que, réellement, notre société moderne leur réserve le sort enviable qu'on nous dit, ce qui non seulement est faux, mais le deviendra de plus en plus. Ou, à l'opposé, qu'ils puissent être amenés à livrer l'assaut à l'Etat bourgeois par une simple propagande de parti, sans luttes préalables. Mais l'assaut armé à l'Etat bourgeois à l'échelle d'une nation entière exige une unité de classe qui ne peut pas se présenter comme un point de départ, puisqu'il est l'aboutissant de luttes multiples, de plus en plus âpres, de plus en plus vastes. Sans de telles luttes pas de parti révolutionnaire : l'embryon de parti se trempe et grandit dans la bataille ; ou bien il tombe en proie aux philistins, aux dilettantes et aux phraseurs, quand ce n'est pas à de francs opportunistes, ou tout simplement, il disparaît!

A l'égard des mouvements revendicatifs pour la diminution de la journée de travail et pour les augmentations de salaire nous n'avons aucune raison, donc, d'avoir une autre appréciation que Marx dans sa polémique contre l'adversaire des grèves, Weston:

« Quand les ouvriers s'efforcent de ramener la journée de travail à ses anciennes limites rationnelles » (aujourd'hui, ils souhaiteraient bien revenir à la semaine de quarante heures, mais ils n'ont pas la force de déclencher un tel mouvement!) « ils ne font que remplir un devoir envers eux-mêmes et envers leur race. Ils ne font que mettre des bornes à l'usurpation tyrannique du Capital. Le temps est le champ du développement humain. Un homme qui ne dispose d'aucun loisir, dont la vie tout entière, en dehors des simples interruptions, purement physiques pour le sommeil, les repas, etc., est accaparée par le travail pour le capitaliste, est moins qu'une bête de somme... Et pourtant toute l'histoire de l'industrie » (y compris les quinze dernières années, et qui de nous ne sait combien les heures supplémentaires, entre

autres, font obstacle à toute milice révolutionnaire, même si l'ouvrier souhaite militer!) « montre que le Capital, si on n'y met pas obstacle, travaille sans égard ni pitié à abaisser toute la classe ouvrière à ce niveau d'extrême dégradation... »

Et en ce qui concerne le salaire :

« S'il ne luttait pas pour des augmentations de salaire pendant la phase de prospérité alors que se réalisent des surprofits, (l'ouvrier) n'arriverait même pas, dans la moyenne du cycle industriel », (où alternent booms, crises et stagnation NDR) « à son salaire moyen, c'est-à-dire à la valeur de son travail. Ce serait pousser la bêtise à son comble que d'exiger que l'ouvrier, dont le salaire est nécessairement éprouvé par les phases de déclin du cycle s'exclue lui-même d'une compensation correspondante pendant celles de prospérité... Sur la base du système actuel, le travail n'est qu'une marchandise comme toutes les autres. Il faut par conséquent qu'il passe par toutes les mêmes fluctuations pour atteindre un prix moyen qui corresponde à sa valeur. Ce serait une absurdité de le traiter, d'une part, comme une marchandise, et de vouloir, d'autre part, le soustraire aux lois qui déterminent le prix des marchandises... Si (le salarié) se contentait d'admettre la volonté, le diktat du capitaliste comme une LOI ECONOMIQUE CONSTANTE, il partagerait toute la misère de l'esclave sans jouir de sa sécurité.

« ... Si la classe ouvrière lâchait pied dans son conflit quotidien avec le Capital, ELLE SE PRIVERAIT CERTAINEMENT ELLE-MEME DE LA POSSIBILITE D'ENTREPRENDRE TEL OU TEL MOUVEMENT DE PLUS GRANDE ENVERGURE. »

\* \*\*

A l'utopiste Weston qui niait l'utilité des grèves revendicatives, Marx avait répondu que « la volonté du capitaliste consiste certainement à prendre le plus possible » mais que « ce que nous avons à faire, ce n'est pas de disserter sur cette volonté, mais étudier sa puissance, les limites de cette puissance et le caractère de ces limites ». Et il avait conclu en faveur des luttes revendicatives.

S'il s'était contenté de cela, il serait lui-même tombé dans une erreur analogue, quoiqu'opposée dans ses conclusions à celle de Weston: il lui fallait indiquer les « limites » des mouvements revendicatifs, et le « caractère de ces limites », autrement toute son argumentation n'eût été qu'une « dissertation » sur la « volonté » de la classe ouvrière d'augmenter l'élément « historique et social » du salaire, et nous n'aurions pas été plus avancés. Cette lutte, il la replace donc dans le mode capitaliste de production où « la tendance des choses est de ramener la valeur du travail à sa limite la plus basse ». C'est cela précisément qui, soit constaté en passant, fait dire à une quantité d'imbéciles que « Marx s'est contredit ». A les entendre, on pourrait tirer n'importe quoi de ses écrits, aussi bien la stupide « paupérisation absolue » des staliniens, que « l'augmentation illimitée du salaire par une lutte revendicative adéquate » des syndicalistes purs. En somme, Marx ne serait pas le fon-

dateur du socialisme scientifique, mais le père de la confusion qui règne dans les cervelles réfractaires à la dialectique. C'est un comble! (1).

La thèse est pourtant bien claire: 1. Aucune LOI ECONOMIQUE ne règle le montant du SALAIRE et du PROFIT. — 2. Les effets de l'accumulation du Capital sont cependant la baisse continuelle de la valeur de la force de travail, sans compter les oscillations de son prix de marché liées aux fluctuations de l'offre et de la demande de travail. — 3. La lutte revendicative est donc résistance aux effets de l'accumulation du capital, tentative d'empêcher la dépréciation de la force de travail que le développement capitaliste entraîne nécessairement avec soi. — 4. En conséquence, les ouvriers ne doivent pas oublier qu' « ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets, qu'ils ne peuvent que retenir le mouvement descendant, mais non en changer la direction, qu'ils n'appliquent que des palliatifs, mais sans guérir le mal. »

Alors? Pas de toute-puissance de la «volonté» ouvrière? Pas de « liberté » des luttes revendicatives? Mais pas non plus de dynamique purement «objective » et « économique » ? « On n'y comprend plus rien », s'écrient les imbéciles dont nous parlions tout à l'heure, « ce Marx est vraiment illisible »! S'ils ne faisaient ainsi obstacle à la diffusion de la seule théorie révolutionnaire, cela nous serait bien égal! Tous ces gens-là, de quelque tendance qu'ils soient ne savent raisonner qu'en fonction de philisophies bourgeoises: l'idéalisme et l'indéterminisme; ou bien le matérialisme mécaniste. Jamais ils ne comprendront ce qu'il y a essentiellement à comprendre : le marxisme est précisément une doctrine de la praxis, et non un rationalisme nouveau; seulement, c'est une doctrine matérialiste de cette praxis, et non un volontarisme. Qu'on nous pardonne la parenthèse de « méthode ».

Pour en revenir à la loi économique de la baisse continuelle de la valeur de la force de travail au cours du développement du capital, elle est bien facile à comprendre. La valeur de la force de travail, comme de toute autre marchandise, dépend, comme nous l'avons vu plus haut, de ses « frais de production », bien entendu plus élevés pour le travail complexe que pour le travail simple. Ces frais de production correspondent au temps de travail social moyen dépensé à la production non seulement des denrées et objets indispensables à la vie, mais aussi de la pacotille que le « standard de vie traditionnel » propre aux différentes fractions de la classe ouvrière mondiale les amène à considérer comme « nécessaire ». Or l'accumulation du capital tend à diminuer ces frais, parce qu'en introduisant le machinisme à une échelle toujours croissante, en poussant toujours davantage la division du travail, il augmente la productivité, autrement dit diminue le temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises. La valeur de la force de travail baisse donc en même temps que celle de toutes les autres marchandises. Pour la raison dite ci-dessus, et encore pour une raison supplémentaire : à mesure que la division du travail s'accroît, le travail se simplifie ; l'habileté requise

<sup>(1)</sup> Le lecteur trouvera dans ce même numéro une polémique contre une certaine variété de cette imbécillité aux produits multiples. Il s'agit du groupe « barbariste » qui est intéressant non pas par lui-même, mais par la somme de déviations diverses qu'il constitue ; si bien que la réfutation de ses « thèses » peut servir au lecteur à réfuter les « thèses » d'une quantité d'autres courants ou groupuscules, qui travaillent, eux aussi, avec énergie à empêcher la clarification.

diminuant, les frais de production diminuent (sans compter que la concurrence entre les ouvriers pour un travail accessible à tous augmente!): la masse de la main-d'œuvre bon marché croît donc, face à la main-d'œuvre « scientifique » des grands ingénieurs et techniciens, grassement payée et complices de l'ordre social existant. Plus mécontent parce que son travail lui apportera moins de satisfaction, plus de dégoût, l'ouvrier sera cependant plus mal placé, étant donné précisément les lois économiques qui font de son travail une simple marchandise, pour exiger sa part de la productivité accrue de son propre travail (1).

En dépit de tous les mensonges sur la « prospérité », jamais peut-être la vie sociale n'aura mieux confirmé que depuis la fin de la seconde guerre mondiale ces paroles de Marx :

« Au fur et à mesure donc que le travail apporte... plus de dégoût, la concurrence augmente et le salaire diminue. L'ouvrier cherche à conserver la masse de son salaire en travaillant davantage, soit en faisant plus d'heures, soit en fournissant davantage dans la même heure » (travail aux pièces, primes au rendement NDR). « Poussé par la misère » (relative ou absolue, peu importe NDR), « il augmente donc encore les effets funestes de la division du travail. Le résultat est que plus il travaille, moins il reçoit de salaire» (cela fut écrit en 1848, mais quel ouvrier ignore, aujourd'hui, que les heures supplémentaires qu'il est contraint de faire par suite de la lâcheté de ses syndicats pèsent lourdement sur son salaire normal? NDR) « et cela pour la simple raison qu'au fur et à mesure qu'il concurrence ses compagnons de travail » (c'est précisément ce que les ouvriers les plus perspicaces et les moins poussés par la dure nécessité reprochent à ceux qui font des heures supplémentaires, mais cette action individuelle est fatalement inefficace, car ils ne peuvent pas leur procurer les ressources supplémentaires que ceux-ci cherchent NDR), « il fait de ceux-ci autant de concurrents, qui se vendent à des conditions aussi mauvaises que lui-même» (dès qu'une fraction importante des ouvriers cherche à se tirer d'affaire par des heures supplémentaires individuelles, l'autre fraction qui comprend la nocivité de cette attitude reste impuissante à déterminer une action collective, surtout, quand le syndicat est, comme aujourd'hui, dans les mains de traîtres avérés, il ne leur reste donc qu'à accepter eux aussi d'en faire, s'ils ne veulent pas tomber dans la pénurie; au reste, le patronat et la maîtrise ont mille moyens de leur imposer! NDR) « et parce qu'en définitive, c'est à lui-même qu'il fait concurrence, à lui-même en tant que membre de la classe ouvrière! »

Marx nous avait bien prévenus que si « la condition indispensable pour une situation passable de l'ouvrier (était) la croissance aussi rapide que possible du capital productif » et que « une augmentation sensible du salaire (supposait) un accroissement rapide du capital productif », il ne fallait cependant pas croire sur parole « les économistes bourgeois (aujourd'hui il ajouterait : les chefs « ouvriers » partisans de la grandeur française!) quand ils affirment que plus le capital est gras, plus son esclave s'engraisse!» Or que faisaient d'autre les Messieurs Thorez et Cie du temps qu'ils trônaient dans le gouvernement de Sa Majesté le Capital et de Sa Grandeur le Général de Gaulle et qu'ils disaient aux ouvriers : « Produisez d'abord, vous revendiquerez ensuite? » Depuis, leur doctrine économique n'a pas subi de changements substantiels; aujourd'hui comme hier, ce n'est pas à la lutte revendicative que la classe ouvrière devrait faire confiance pour améliorer sa situation, mass à l'augmentation de la productivité. La productivité qui a pour effet de baisser la valeur de la force de travail, et donc de rendre plus difficile l'augmentation du prix de marché du travail!

Sans parler, bien entendu, de cet autre effet de l'accumulation rapide du capital, qui s'appelle les crises et les guerres :

« ... Le Capital ne vit pas seulement du travail. Maître à la fois distingué et barbare, il entraîne dans sa tombe les cadavres de ses esclaves, des hécatombes entières d'ouvriers qui sombrent dans les crises. »

Nos amateurs contemporains de récits d'horreur n'aiment pas cette solennité! Quoi, pour 3.000 malheureux licenciés chez Renault, venir aujourd'hui nous parler d'« hécatombes d'esclaves », quel mauvais goût! Les 25 millions de morts — et encore, en comptant seulement les soldats — de la seconde guerre mondiale, ça n'est pas de notre époque, Messieurs?

\*\*

Ici, des bonnes gens bourrés du « sens des réalités » viennent nous dire, en substance : mais la valeur de la force de travail, on s'en moque ! C'est une notion purement abstraite, elle n'apparaît pas dans la vie quotidienne ! Ce qui compte, c'est la quantité de marchandises qu'on peut acheter pour cette valeur ! Admettons votre doctrine marxiste : cette valeur baisse ; mais puisqu'elle baisse, parce que celle des marchandises achétées par les ouvriers baisse du fait de la productivité accrue, la quantité reste la même, et elle peut même augmenter, si l'accumulation est suffisamment rapide. Ainsi, même si la part relative du salaire dans la valeur ajoutée diminue, et si donc l'exploitation augmente, l'ouvrier, lui, n'y voit pas malice — et les antagonismes sociaux sont atténués. Qu'ils aillent raconter cela au malheureux qui s'inflige ses 50 ou 52 heures par semaine, et ils se feront bien recevoir !

Tout ceci prouve seulement qu'il n'y a rien d'aussi aveugle au monde que le bon sens ! la baisse de la valeur du salaire, c'est-à-dire la baisse du salaire relatif; l'augmentation relative du profit et l'accroissement de la puissance

<sup>(1)</sup> Marx remarquait dès 1848 que « niême si l'ouvrier possédait la culture intellectuelle, ceia serait sans influence directe sur son salaire », car elle n'est nullement nécessaire à son travail. La chose reste vraie aujourd'hui, où dans une certaine mesure, la bourgeoisie peut se vanter d'avoir développé l'enseignement populaire au-delà de tous les espoirs du siècle dernier. Dans d'avoir développé l'enseignement populaire au-delà de tous les espoirs du siècle dernier. Dans la mesure où les écoles techniques donnent une formation professionnelle réelle, cette formation la mesure où les écoles techniques donnent une formation professionnelle réelle, cette formation al simple; il refuse donc de payer à l'ouvrier cette « formation professionnelle », d'où travail simple; il refuse donc de payer à l'ouvrier cette « formation professionnelle », d'où toutes les lamentations de ceux qui se sont laissés prendre à la propagande « progressiste » toutes les lamentations de ceux qui se sont laissés prendre à la propagande « progressiste » toutes les lamentations de ceux qui se sont laissés prendre à la propagande « progressien une de dignité bourgeoise de main-d'œuvre qualifiée. En réalité, comme on s'en plaint d'ailleurs de derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative de faire subir aux enfants de prolétaires le même derrière une remarquable mais vaine tentative

du Capital, de l'assujettissement de la force du travail, ca se voit dans la réalité la plus quotidienne; ça se voit dans l'empoisonnement croissant de l'atmosphère des villes, dans la fébrilité toujours plus grande de la vie dans les pays industriels, dans le charivari grandissant des usines, dans le despotisme toujours plus exaspérant de la maîtrise, l'accélération des temps, les vols sur les prix faits, l'allongement de la semaine de labeur, la publicité toujours plus obsédante qui s'étale sur les murs (et toutes les sollicitations diverses qui s'exercent sur l'acheteur), sans compter l'invraisemblable embouteillage qui résulte de la privatisation des transports! Tout cela, c'est la traduction la plus immédiate, la plus évidente, dans la vie de tous les jours, de l'augmentation énorme de la productivité du travail, qui n'a pu être obtenue que par une accumulation du capital qui, en force du « truisme » qui veut que salaire et profit varient en fonction inverse, signifie augmentation du profit aux dépens du salaire! Et vous ne la voyez pas, l'augmentation de la puissance sociale du capital, dans le renforcement de la police et de l'armée? dans les stocks mondiaux des bombes H ou autres, qui, en attendant la guerre, servent à exercer une terreur préventive sur la classe exploitée ? dans les Spoutniks de toutes espèces qui devraient disperser dans le cosmos tous les vieux rêves d'émancipation sociale sur cette terre? Vous ne la voyez pas dans le luxe et la réaction insolents des classes moyennes et dans la domestication des « organisations ouvrières » de toutes sortes qui n'osent même plus mener honnêtement cette « simple guerre d'escarmouches quotidiennes » avec le Capital dans laquelle au siècle dernier Marx disait aux ouvriers de ne pas « se laisser absorber exclusivement », mais que les plus pâles réformistes savaient encore conduire? Non, vous ne la voyez pas, et c'est pourquoi vous venez nous conter que la révolution est perdue, parce que dans les pays avancés on ne meurt plus de faim : or c'est tout cela, « tout ce monde hostile de la richesse étrangère », toute cette aliénation du travailleur, aussi bien dans la vie quotidienne que dans le travail même, qu'il s'agit de détruire!

Pour le détruire, le prolétariat devra répondre aujourd'hui aux mêmes appels révolutionnaires que ceux lancés par Marx il y a plus de cent ans, par la IIIº Internationale il y a plus de quarante ans : remplacement du mot d'ordre conservateur « un salaire équitable pour un travail équitable » par le mot d'ordre révolutionnaire : « abolition du salariat ! » Constitution en parti politique distinct, en opposition avec tous les partis des classes possédantes, y compris ceux qui se déclarent « ouvriers », voire socialistes et communiste ! Prise révolutionnaire du pouvoir ! Transfert de tous les moyens de production et de tout le produit à la collectivité travailleuse ! Tel est le programme communiste.

## Aux Editions "PROGRAMME COMMUNISTE

#### EN LANGUE FRANÇAISE :

© (	Dialogue avec les morts, 159 pages La question parlementaire dans l'Internationale	4,00 F.
6	communiste, 60 pages	4,00 F.
©	(programme communiste) ? Plaquette ronéotypée Octobre 1917 et la révolution socialiste future,	0,50 F.
	numéro spécial du « Prolétaire »	0,50 F.
0	En marge du Cinquantenaire d'Octobre 1917 : «Bilan d'une révolution », 187 pages	9,00 F.
6	Communisme et fascisme, 158 pages Les fondements du communisme révolutionnaire,	8,00 F.
	ronéotypé	3,00 F.
•	EN LANGUE ITALIENNE :	
<b>(</b>	Storia della sinistra comunista, premier volume,	25 00 F
6	415 pages Storia della sinistra comunista, vol. 1 bis, 92 pages	25,00 F. 8,00 F.
Ö	La sinistra comunista in Italia sulla linea marxist	a É
<b>©</b>	di Lenin, 110 pages	7,00 F.
	ta, 200 pages dans lesquelles sont reproduits les	
	textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours	12,00 F.
<b>©</b>	1917 : Insegnamenti dell'ottobre (Trotsky), ronéo-	
<b>©</b>	typé Partito e classe — Il principio democratico — Par-	4,00 F.
	tito e azione di classe — Il rovesciamento della prassi — Partito rivoluzionario e azione economi-	
	ca, ronéotypé	3,50 F.
6	Tracciato d'impostazione — Tesi caratteristiche del Partito, ronéotypé	3,50 F.
<b>©</b>	Forza, violenza e dittatura nella lotta di classe,	
<b>©</b> .	ronéotypé	3,50 F.
<b>.</b>	typé	3,50 F.
	Lezioni delle controrivoluzioni. Appello per la rior- ganizzazione internazionale del movimento rivolu-	
	zionario marxista, ronéotypé	3,50 F.
<b>(</b>	Chi siamo e che cosa vogliano	1,50 F.
•	torale	7.00 F.

#### EN LANGUE ALLEMANDE :

D	Der II Kongress der III. Internationale und die ita-	
•	lienische Linke, ronéotypé  Der I. Weltkrieg und die marxistiche Linke, ronéo-	2,00 F.
	typé	2,00 F.
	typé Partei, Klasse und revolutionaere Aktion, ronéotypé	4,00 F.
0	Internationale Revolution, périodique, le numéro	1,00 F.
	EN LANGUE ESPAGNOLE :	
<b>(</b>	Los fundamentos del comunisma revolucionario,	
_	ronéotypé	3,00 F.
0	Que es el partido comunista internacional. Que fu el frente popular. España 1936	4,00 F.
	EN LANGUE ANGLAISE :	
0	Appeal for the international reorganisation of the revolutionary marxist movement. Fundamental points for joining the International Communist	
	Party	3,00 F.
0	Prague: The Second « Coup »	1,50 <b>F</b> .
	EN LANGUE DANOISE :	
C	Kommunistik Program, périodique, le n°	1,50 F.

## Directeur de la Publication : F. GAMBINI

## Adresser toute correspondance à :

" PROGRAMME COMMUNISTE " - B. P. 375 Marseille-Colbert

C. C. P. 2202-22 Marseille

Supplément à la revue

" PROGRAMME COMMUNISTE " Nº 51

Dépôt légal 3<sup>me</sup> trimestre 1971

Imprimé par nos soins

## le prolétaire

#### journal bi-mensuel

Le numéro : 50 Centimes — 5 FB — 80 Lires Abonnement annuel : 10 F — 100 FB — 1600 Lires

## syndicat de classe

Supplément syndical mensuel du " prolétaire "

## programme communiste

#### revue internationale trimestrielle

Le numéro : 4 F — 40 FB — 500 Lires

Abonnement annuel: 15 F — 150 FB — 1800 Lires

Abonnement combiné " Programme Communiste " - " Le Prolétaire "

25 F - 250 FB - 3200 Lires

## il programma comunista

### journal bimensuel

Le numéro : 50 centimes — 5 FB — 50 Lires Abonnement annuel : 15 F — 150 FB — 1500 Lires

## il sindacato rosso

#### journal mensuel de lutte syndicale

Le numéro : 50 centimes — 5 FB — 50 Lires

Abonnement annuel: 5 F — 50 FB — 500 Lires

Abonnement combiné "il programma comunista" - "il sindacato rosso"

20 F - 200 FB - 2000 Lires